B. S
(Deyeux)
17

ÉLOGE

DE

NICOLAS DEYEUX,

PROFESSEUR DE CHIMIE,

MEMBRE DE L'INSTITUT, PREMIER PHARMACIEN DE L'EMPEREUR.

PARIS.

—

1840.

B. xxiv Dey

ÉLOGE

DE

NICOLAS DEYEUX.

PARIS, IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON.

16901

ÉLOGE

DE

NICOLAS DEYEUX,

PROFESSEUR DE CHIMIE,

MEMBRE DE L'INSTITUT, PREMIER PHARMACIEN DE L'EMPEREUR.

PARIS.

—

1840.

WELLCOME
LIBRARY

ÉLOGE

DE

NICOLAS DEYEUX.

Jamais peut-être la science et l'humanité ne perdirent plus en un jour qu'à la mort de Deyeux. L'émule de Lavoisier, le successeur de Fourcroy, l'ami de Corvisart, le pharmacien de Napoléon, n'a pas besoin de date : le siècle suffit.

Prenons l'homme à vingt ans, et parcourons avec lui le chemin qui l'a conduit au lit de mort vers la fin de sa quatre-vingt-quatorzième année.

Après avoir terminé de très-bonnes études, Deyeux est élève en pharmacie chez son oncle Piat, place de la Croix-Rouge, à Paris. L'oncle est sévère, le jeune homme est laborieux ; mais ses occupations scientifiques sont fréquemment interrompues par des corvées corporelles : il est contraint dix fois le jour de fermer le livre qu'il étudie pour descendre aux soins les plus grossiers

de l'officine : tantôt homme de peine et tantôt pharmacien. Ce genre de cumul, réformé de nos jours, appartenait aux mœurs de cette époque.

Dix ans se sont écoulés ainsi. Il ne possède que ses livres de classe, fatigués par un service décennal, mais conservés par un soin tutélaire; il ne reçoit pour émoluments que les félicitations de son oncle qui lui a donné des encouragements, lui donne des éloges, lui donne encore l'expression de son estime, mais qui l'honore toujours de sa rigueur... lui répétant sans relâche qu'un homme ne se trouve jamais bien dans aucune situation de sa vie s'il n'a pas commencé par être mal. Deyeux ne goûtait pas précisément cet aphorisme que plus tard il proclama lui-même comme une immense vérité.

Sous ce régime sévère, à trente ans, l'on devenait presque un jeune homme. La pharmacie de monsieur Piat était très-fréquentée, elle avait une belle et riche clientelle. De grandes dames y venaient souvent chercher elles-mêmes quelques pâtes agréables, quelques médicaments de bonbonnières, quelques vinaigres efficaces. Deyeux était alors d'une beauté remarquable : sa taille était noble, ses membres délicats étaient moulés. Doué d'une timidité modeste, on ne le voyait que le temps rigoureusement nécessaire à son service : il se dérobait bientôt, laissant à son oncle la charge très-bien remplie des salutations et des po-

litesses nécessaires; mais quand les femmes ne voient pas elles regardent : Deyeux devint bientôt l'objet de leurs attentions gracieuses, et quand il se crut forcé de s'en apercevoir, pour s'en dispenser il baissa les yeux. Piquées au vif, elles attaquèrent plus sérieusement : l'assiégé se barricada; il se fit une cuirasse contre les quolibets et les épigrammes qui l'accablèrent de toutes parts. Chacun les entendit, excepté lui vraiment, qui ne s'en occupa pas le moins du monde.

Dans les sociétés, le ridicule tue son homme du premier coup, ou c'est l'homme qui tue le ridicule ; les rieurs bientôt passèrent du côté de notre jeune savant. Mais une plus rude épreuve lui était réservée.

Une grande dame qui avait dressé son plan d'attaque feignit d'être malade, se mit au lit et envoya chercher Deyeux. L'injonction portait qu'il vînt lui-même en toute hâte avec le médicament prescrit. L'oncle s'empresse, il pousse son neveu qui double le pas et arrive promptement au logis de la mourante; elle renvoie sa chambrière, elle fait asseoir le jeune homme, elle lui donne son pouls, elle accuse des souffrances. Deyeux, grave et consolateur, s'identifiait à tant de maux; elle fixe alors sur lui des yeux que pouvait expliquer la fièvre, et d'une voix persuasive, elle expose, sans nulle amphibologie et mieux qu'un stoïcien sans doute, comment la douleur n'est pas un mal. Le jeune

homme reste immobile, anéanti. Elle décrit alors vers lui un mouvement qui détruisait tout soupçon de paralysie ; mais déjà le docteur, impétueusement sorti, franchissait quatre à quatre les marches de l'escalier.

Eh bien ! circonstance bizarre ! Deyeux, dès cette époque et pendant tout le cours de sa vie, aimait à raconter ou à entendre des aventures galantes ; il se plaisait à les redire ; un motif érotique l'amusait, mais beaucoup ; enfin il accordait de sa voix ce qu'il refusait de sa personne. C'était sa mythologie, ce n'était pas sa religion.

Buffon a dit : L'homme sage jusqu'à trente ans sera le meilleur et le plus aimant des hommes. Si Buffon l'eût écrit plus tard, on eût, je crois, supposé que Deyeux lui avait inspiré cette sentence

En effet, Bayen, Lavoisier, Fourcroy, Vauquelin, Corvisart, ses intimes, le proclamaient le meilleur des amis ; Duméril, Pariset, Chevallier, au nom de l'Institut, des Écoles de médecine et de pharmacie, sont venus déposer qu'il était le meilleur des collègues ; ses innombrables élèves, dont le jeune Boudet fut le digne interprète, ont affirmé qu'il était le meilleur des maîtres ; son neveu, M. Ancelle, au nom de toute la famille, a payé son tribut funèbre au meilleur des parents ; ses enfants, accablés de douleur et baignés de larmes, ont alors attesté, comme ils répètent sans cesse aujourd'hui, qu'il était aussi, qu'il était sur-

tout le meilleur des pères. Enfin une seule voix a réuni les expressions de l'assentiment général : c'est la voix du siècle.

Parmi les témoignages invoqués, il en est un grand nombre que la mort a condamnés au silence, et, je le sais, le culte des tombeaux inspire quelquefois des éloges que le regret exagère et que l'opinion ne justifie pas toujours : le sentiment est un juge séduit d'avance. Interroger des voix qui ne peuvent répondre, c'est donner à la vérité un contrôle insuffisant; mais il existe encore des opinions contemporaines parmi ceux dont l'adolescence florissait au moment où déjà chancelait l'illustre vieillard. Eh bien! il n'est peut-être pas une seule ville de France où les médecins, les pharmaciens, les botanistes et tous les praticiens qui appartiennent à l'art d'enseigner et de guérir, ne prononcent le nom du chimiste avec ce sentiment marqué de respect et de reconnaissance qui se communique au timbre de la voix comme à l'expression du geste.

Toutefois un homme pourrait posséder tous les dons du cœur et offenser toutes les susceptibilités sociales par la rudesse de sa franchise et la dureté de ses formes; mais nul ne possédait comme Deyeux l'esprit aimable et conciliateur qui ne se fait pas scrupule, puisque le monde le veut ainsi, d'immoler la vérité aux usages bienveillants de la bonne compagnie. Non-seulement il était le meilleur des

hommes, mais il en avait l'air, le maintien, le regard, la bonhomie, et surtout l'égalité d'âme qui donne l'uniformité de caractère, uniformité aussi délicieuse que celle de l'esprit serait fatigante et monotone.

Son âme était belle et pure comme son visage, et la dignité de sa taille était vraiment bien choisie par la nature pour servir de piédestal à la supériorité morale de ce bon philosophe. Marchons droit au reproche qu'injustement il a subi : on le disait avare!..

L'homme né riche, l'homme comblé tout de suite des faveurs de la fortune, puisqu'il ignore souvent ce qu'il possède, ne descend jamais aux détails de la possession. Ce soin parcimonieux serait un travail, et ce travail serait encore une fatigue dont il peut se dispenser : il perd gaiement. La perte ressemble à une dépense, et son bonheur consiste à dépenser. Qu'il perde ses chevaux, il prend un autre attelage; que son domaine brûle, il s'amusera à le rebâtir : il pourrait faire beaucoup plus même que remplacer ce qui lui échappe. Mais l'homme qui a gagné difficilement son avoir, l'homme qui n'a pas un plaisir qui ne lui ait coûté de la peine, ne peut présenter le même caractère. Certes, Deyeux, l'artisan de sa fortune, n'en était pas prodigue, non ; mais ce fut un tort et une injustice grande de le présenter comme un avare : il était même généreux, et,

afin de pouvoir l'être, il supprimait une à une toutes les superfluités de la vie.

Il y a plus : il aurait cru mépriser les précédents et offenser la mémoire de ses pères, en comptant à peine ce qu'ils étaient forcés de compter deux fois. S'il dépensait peu, il donnait beaucoup ; mais toujours sous le manteau, car la modestie était son orgueil.

Marié à une femme excellente et qui l'appréciait, Deyeux, lui abandonnant tout le soin de ses affaires, vécut plus en savant qu'en mari; elle le seconda avec un ordre rare, un dévouement complet, et lui fit le sacrifice de tous ses goûts.

Pendant tout le temps qu'il exerça la pharmacie, Deyeux jamais ne consentit à ce que ses comptes, vulgairement désignés sous l'offensante rubrique de *mémoires d'apothicaires*, fussent réduits d'une obole.

Une seule fois dans sa vie, M. le marquis de *** prétendit lui faire subir une diminution. Monsieur le marquis, dit-il, ou vous me devez cela, ou vous ne me devez rien.

Le compte fut réglé par le célèbre Bordeu, qui écrivit de sa main : *Bon à payer, y compris les deniers.*

Il fit lentement sa fortune dans la pharmacie, et la perdit presqu'en totalité dans la révolution de 89. Hélas il s'en aperçut à peine; sa pensée était ailleurs : on égorgeait son frère, Di-

dier Deyeux, notaire à Paris, homme de bien s'il en fût. Didier était au notariat de Paris ce que son frère était à la pharmacie, *Primus inter pares*. Mais une grande dissemblance les distinguait : le pharmacien était timide, le notaire était résolu.

Inébranlable dans ses convictions royalistes, il vomissait son indignation contre les ennemis de Louis XVI : on l'arrête, on le juge, on le tue, et son frère, dont l'affliction est suspecte, est forcé de continuer ce jour-là même le cours de chimie qu'il faisait à l'École de médecine de Paris ; s'y refuser, c'était compromettre toute sa famille. Il monta dans sa chaire; mais souvent il se trouvait tellement au-dessous de cet effort surnaturel, qu'il s'arrêtait par intervalle pour feindre un éternument ; alors il se cachait le visage pour dévorer ses larmes ; puis, par une réaction morale, il imposait silence à son âme oppressée, pour faire entendre de froides paroles.

Après sa leçon, il rentra chez lui baigné d'une sueur morbide, il tomba dans l'anéantissement ; sa douleur fut un crime : il fut dénoncé.

Quatre hommes se présentent pour arrêter le chimiste ; mais quelques minutes auparavant son domestique, le nommé Fétaux, serviteur fidèle et dévoué, avait été prévenu par le concierge de la maison. Fétaux a déjà vidé une énorme fontaine, espèce de coffre à bois, doublé de plomb, et triomphant brutalement de la stupeur et de la résistance

de son maître, il l'a caché dans ce coffre humide dont il a refermé sur lui le couvercle à charnière. On a déjà sonné, il a déjà ouvert : Vous venez trop tard, dit-il ; le b..... est parti pour Chantilly. On verbalise, on fouille la maison. Arrivé dans la cuisine, l'un des perquisiteurs, qui était tombé dans l'escalier, ouvre le robinet de la fontaine pour se laver les mains. Attendez, dit Fétaux, qui renverse dans le coffre le dernier sceau d'eau qu'il en avait extrait un quart d'heure avant. L'eau coule, l'homme se lave, le domestique lui tend une serviette. Ils sortent ; Fétaux descend aussi en accablant son maître d'injures, et fraternise avec eux ; puis il remonte en toute hâte, court à son prisonnier, muet de surprise, de reconnaissance et de terreur, tombe à ses genoux, lui baise les mains, le réchauffe et l'entraîne dans un grenier ignoré, où le chimiste, en sûreté, passe quelques jours sous la garde de son fidèle gardien.

L'orage est passager, le chagrin durable : une maladie de langueur conduisit Deyeux aux portes du tombeau. Le ciel ne permit pas qu'il succombât ; le temps le guérit, et ferma la plaie morale qui avait tant saigné. Mais, bien que cette horrible blessure fût cicatrisée, il en garda tant qu'il vécut le sentiment douloureux. Jamais il ne parlait de son frère sans qu'une larme d'amour et de regret vînt mouiller sa paupière ; parfois il s'écriait : Quel homme ils ont tué! Et souvent, plus

expansif, quoique silencieux, de longues pleurs sillonnaient son grand visage, et il respirait comme on gémit.

Il refit sa fortune dans les sciences, et plus tard l'empereur Napoléon, sur la désignation de Corvisart, nomma Deyeux son premier pharmacien. — Sire, dit-il, permettez-moi d'y mettre une condition : c'est que je n'irai jamais à l'armée; je ne puis vivre que dans le calme, et je dois vous avouer à ma honte que je ne suis pas brave du tout.

— Vous n'irez point à l'armée, dit l'empereur; je sais qui vous êtes : je vous estime.

— Ma foi, sire, vous avez bien raison, dit Corvisart, qui en usait familièrement avec l'empereur.

Napoléon lui envoya la croix de la Légion-d'Honneur, et plus tard, Corvisart disant à Deyeux de demander la croix d'officier, celui-ci répondit : Merci, c'est déjà bien assez d'être soldat.

Deyeux avait le coup d'œil très-juste; il s'est rarement trompé dans ses horoscopes : il avait prédit la fortune scientifique de Gay-Lussac, de Thénard et de Darcet dès leur premier élan.

Il affectionnait particulièrement le docteur Pariset, dont il appréciait le beau talent, l'esprit fécond et le caractère pétri d'obligeance et de bonté;

et chaque fois qu'on prononçait le nom de Pariset, Deyeux répondait : Quelle bonne nature!

Son successeur, M. Boudet, était en possession de toute son estime : Il vaut, disait-il, et son fils le vaudra : j'en ai pour garant sa toute jeune exactitude et son aménité.

Le jeune homme a pleinement aussi justifié la prédiction.

Deyeux parlait avec bonheur de son ancienne profession.

Le public a tort, disait-il, de ne pas honorer la pharmacie plus qu'il ne le fait : un bon pharmacien est un bienfaiteur. Par exemple, quand on s'appelle Boudet, Gassicourt, Blondeau, Boutron-Charlart, Pelletier, Chevallier, Desrues et autres, Dieu sait le bien qu'on vend aux riches et qu'on donne aux pauvres.

« Ce public ne sait pas assez que nul n'est plus » instruit qu'un bon pharmacien : que de fautes il » prévient, que de fautes il répare; d'un bon » pharmacien on fera tout ce qu'on voudra, et de » tout ce qu'on voudra on ne fera pas un bon » pharmacien.

» Tous ces Parisiens si gourmets, si friands, » qui attachent tant d'importance à un grain de » sel dans les préparations culinaires quand il ne » s'agit que de jouir et de savourer, ignorent donc » qu'en pharmacie, un atome en plus ou en

» moins fait le bien ou le mal, et peut donner la » vie ou la mort.

» En vérité, l'on ne craint en France que les » petits malheurs.

» Bon Dieu ! leur insouciance est peut-être en- » core un bienfait de la nature, car s'ils y son- » geaient, ils ne dormiraient pas. Ils choisissent » un bon avocat pour leurs procès, quant ils peu- » vent en perdre et en gagner cent pendant la » durée de leur existence, et quand il s'agit de » l'existence même, ils prennent parfois le pre- » mier venu, ils croient peut-être qu'ils pour- » ront en appeler. »

Ceux qui ont prétendu que Deyeux était un avare conviendront qu'une fois il fut désintéressé. Son frère, prévoyant le sort qui l'attendait, lui avait fait en temps utile la donation de tous ses biens. Deyeux déchira le testament et partagea avec tous les héritiers, leur disant : *Mon frère était fâché contre vous, je n'ai pas eu le temps de le calmer.*

Deyeux, privé d'un frère chéri, massacré en 93, n'aimait certes pas les fauteurs de révolutions, mais son jugement était toujours équitable et lumineux. Quelqu'un disait un jour devant lui :

— Les fauteurs de révolutions sont moins souvent ceux qui prennent le mousquet que ceux qui portent l'encensoir.

— Ceci, répondit-il, pourrait bien être tout bonnement très-vrai.

Sur la demande de Napoléon, ce fut Deyeux qui fit en France le premier pain de sucre de betterave. Dans cette occasion, il déplut à l'Empereur par cette réponse à la question du conquérant.

— Deyeux, que pensez-vous de cette culture en grand dans la France ?

— Sire, qu'elle retirera des terres à la culture du blé.

Napoléon, fâché de l'observation, se retourna en murmurant :

— Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin.

Le lendemain, la voiture de Chaptal s'arrêtait à huit heures du matin à la porte de Deyeux, pour l'engager, de la part de l'Empereur, à ne pas propager les craintes qu'il avait exprimées la veille aux Tuileries.

Deyeux fit une autre fois à Napoléon une réponse qui l'égaya beaucoup. Le pharmacien ayant renvoyé sur l'argent destiné aux ambulances une somme assez forte qui n'avait pas été dépensée, l'Empereur en fut informé par Corvisart, et dit au chimiste dans un salon de Saint-Cloud :

— Deyeux, comment faites-vous donc pour avoir toujours trop d'argent quand les autres n'en ont jamais assez !

— Sire, cela ne saurait incriminer personne,

c'est sans doute par le motif que la drogue coûte moins cher que ce qui est bon.

Dès qu'il revenait du château ou d'une grande réunion, son bonheur était de se déshabiller en toute hâte, et de prendre un livre qui ne fût pas classique. C'est aujourd'hui congé, disait-il, et lorsqu'en d'autres jours il parcourait les auteurs latins, souvent ses yeux se remplissaient de larmes : « Je pleure le temps si loin de moi où pour la première fois j'ai connu ces livres; ils restent et je m'en vais : la vie est un si grand bienfait qu'on peut bien la regretter, j'y tiens d'autant plus qu'elle semble tenir moins à moi. »

Sans être ce qu'on appelle un esprit brillant, Deyeux rencontrait souvent le trait qui frappe, le mot qui porte. Un jour, un médecin célèbre parlait avec mépris de la pharmacie comme fort inférieure à la médecine.

« Monsieur le docteur, lui fut-il dit, vous avez » une bonne tête, mais ce sont vos jambes qui la » portent; elles sont cependant fort inférieure- » ment placées, mais votre supériorité ne mar- » cherait pas sans elles. »

Le médecin se tut. Ce jour-là, on dînait chez Corvisart, on se mit à table, la conversation tomba sur les savants étrangers. Deyeux se permit de dire : *savants étrangers à la science*. Le docteur prit ce mot pour une épigramme et se l'adjugea; pâle de colère, il interpelle vivement

son auteur par ce vocatif : Monsieur l'apothicaire! L'apothicaire lui répondit : Vous auriez dû reconnaître, monsieur le docteur, par le premier mot dont je me suis servi (le mot savant) qu'il n'était pas question de vous ; relativement au mot *étranger*, je vous connais trop pour vous l'appliquer ; enfin, quant *à la science*, si elle vous déplaît, n'en parlons plus.

Cette réplique fut suivie d'un long silence, et le lendemain, le chimiste répondait à une lettre sèche et âcre :

Si j'ai raison, monsieur, je le regrette ; si j'ai tort, j'en suis fâché.

Telle fut sa noble destinée que, dans toutes les circonstances où les hommes ne doivent qu'à leurs vives instances, qu'à leurs pressantes sollicitations, qu'à leurs intrigues secrètes, la moindre place, le moindre brevet, le moindre titre, on vint toujours le chercher chez lui et combattre à son profit sa modeste résistance ; c'est ainsi qu'on était venu le chercher pour lui offrir le titre de conseiller de ville, comme on vint le chercher pour la chaire de chimie de l'école de médecine et pour le fauteuil de l'institut. La monarchie, la république et l'empire marchèrent à lui d'un pas égal, et avec le même empressement, avec la même déférence.

Que de fois aussi ses contemporains en désaccord vinrent lui déclarer qu'ils s'en rapportaient pour régler leurs différends à la rectitude de son

jugement comme à la loyauté de son caractère, tant sa droiture et son équité étaient devenues proverbiales. Qu'il est beau de déployer au grand jour quatre-vingt-quatorze ans d'une vie pure et vraie et de la soustraire par le sentiment du juste à tous les calculs de l'ambition, du lucre et de l'intrigue; et ce qui est plus rare encore, c'est de voir à travers les flots agités de toutes ces jalousies mondaines qui ne pardonnent pas la supériorité, de voir une fois ces injustes et coupables rancunes réduites au silence et peut-être au remords le jour où la tombe d'un honnête homme s'ouvre, gémit, se tait.

Que de gens se croyaient spirituels en travestissant sur toutes les gammes de l'ironie l'antique simplicité du philosophe, et se sont écriés à ce moment suprême : Ah ! c'est le plus regrettable des hommes. C'est que l'esprit et la passion nous égarent parfois, la conscience jamais.

Parvenu à un âge avancé, Deyeux, naturellement timide et faible, avait une peur terrible de la mort ; mais il mourut sans pressentir le terme de son existence. On dirait que la Providence, pour couronner une si belle vie, ait pris soin d'écarter les angoisses de ce moment cruel : ce fut la vie et la mort du juste, sans regret du passé, sans crainte de l'avenir. La belle expression de sa tête renversée conserva le calme dont elle avait contracté l'habitude séculaire.

Il n'est plus, et c'est maintenant dans une ba-

lance posthume qu'il faut peser tous ses titres à la gloire ; c'est maintenant que, dégagé d'entraves, on peut juger l'homme par les résultats.

Lavoisier, Fourcroy, Vauquelin, Deyeux, ont semé pour ainsi dire sur le terrain des arts chimiques des parcelles d'or, qui par l'agglomération des progrès et des temps ont produit des lingots. Ils ont allumé une faible lampe à la lueur de laquelle de jeunes ambitions se sont précipitées ; la lampe est devenue le fanal qui a brûlé les erreurs et projeté son disque sur d'innombrables découvertes. Gay Lussac, Thénard, Braconneau, Darcet, Chevreuil, Barruel, Chevallier, Pelletier, Caventou, Labarraque, Orfila, tant d'autres, Dumas enfin, s'élancèrent et d'un pas rival parvinrent à de grandes conquêtes. Mais qui donc a frayé ce même sentier qui est devenu une grande route plus tard ? Ils ont fait plus, ils ont fait mieux sans doute, mais avant d'arriver à des régions nouvelles ils ont marché sur des traces. Certes Guttemberg n'imprimait pas comme Firmin Didot, mais le premier sans le second se serait appelé Guttemberg, et le second sans le premier n'aurait pas le nom qu'il porte.

Loin de moi la pensée de prendre un épi dans la moisson de celui qui en est bien légitimement propriétaire, mais on peut réclamer la semence quand on l'a fournie. Je sais que l'imagination des hommes, tant son caractère est véloce, leur inter-

dit de regarder en arrière et que l'esprit humain en marche forcée n'a pas le temps de relever ses morts ; mais il n'a pas non plus le droit de les oublier. Honneur, honneur donc à l'initiative des hommes utiles. Sans doute la gratitude ne saurait se poser en permanence, mais qu'elle salue du moins, c'est son devoir.

Quand vous voyez un vieillard assis sous un chêne se vanter de l'avoir planté, vous souriez à sa douce et trop courte vanité, et quand les rameaux de cet arbre centenaire fournissent de vertes couronnes à tant de têtes glorieuses, vous ne voudrez pas sourire encore à l'ombre du vieillard. Ah! si vous n'admettez pas cet hommage comme sentiment naturel, soldez-le donc comme impôt.

Cet hommage, à d'autres titres, il se peut réclamer peut-être.

Tous les hommes qui cultivent les sciences et les arts ne sont-ils pas d'une même famille ?

Eh bien, lorsqu'une famille a perdu le plus regrettable de ses membres, après avoir jeté des fleurs sur sa tombe, n'y revient-elle donc jamais avec les fleurs d'un autre printemps; car un dernier bienfait de la nature métamorphose peu à peu la douleur au point de lui donner des charmes, de même qu'on parvient à retirer l'amertume de l'absinthe pour en faire un nectar qui reconforte un cœur affaibli. Oui, quand le chagrin a parcouru toutes les périodes de sa fièvre morale, il se réfugie

dans les souvenirs : là, se confondent le malheur d'avoir perdu et le bonheur idéal de retrouver. L'illusion vaporeuse fait fleurir mille indemnités dans la pensée ; alors le calme règne, l'homme songe, l'ombre sourit, et de ce qui n'est plus à ce qui est la correspondance s'identifie.

Un souvenir donc, un regret encore, une larme toujours, à ce patriarche vénérable qui n'a jamais dit le mal et jamais fait le mal ; il est vrai qu'il n'eut aucun mérite, il ne le connaissait pas. Comment peindre l'excellence de son cœur, comment représenter ce caractère qui portait l'expérience avec une légèreté gracieuse et printanière, et qui, chargé de ce fardeau, le déposait souvent pour le reprendre. Sa douce raison l'avait garanti de l'écueil de la vieillesse, qui prend toujours la raideur pour la force et croit puiser son importance dans cette erreur vaniteuse.

Chez lui la gravité du sage se graduait spirituellement sur le niveau des circonstances : jeune avec les jeunes gens, aimable avec les femmes, naïf avec les enfants ; comme il possédait tous les âges de la vie, il choisissait dans ce riche répertoire l'axiome avec lequel il devait correspondre. L'enfance qui rit, la jeunesse qui s'élance, la femme qui s'aime, l'âge mûr qui raisonne, la vieillesse qui résume trouvaient à qui parler devant ce patriarche blanc et rose. Son œil pétillait de gaieté, sa voix était verte, ses manières enjouées. A quatre-

vingt-dix ans il maniait une jeune conversation comme on tient un bouquet, avec grâce et sans le flétrir pour en respirer long-temps le parfum, et quand on songe que de nos jours l'homme de la science est, pour conquérir son titre, exclusivement absorbé par l'étude et du reste complètement étranger à la vie sociale, quelle palme faut-il décerner à celui qui cultivait l'une avec succès et charmait l'autre à plaisir !

Mais cette douce prédisposition de l'esprit pour toutes les voluptés morales est, presque généralement dans l'homme, accompagnée d'insouciance ou de frivolité. Ici rien de semblable, et dès qu'une affaire grave, dès qu'un intérêt prépondérant venait à le réclamer, la transition était brève : tout-à-coup son regard austère faisait face à la circonstance, il reprenait son manteau et semblait alors quitter la récréation pour rentrer en classe, comme il le faisait quatre-vingts ans plus tôt.

Ah! croyez bien qu'une gaieté si suave, une aptitude si flexible, ne tient pas seulement aux dispositions de l'esprit, elle émane de la pureté de l'âme. Le noble vieillard puisait là ce bonheur communicatif qui se volatilisait légèrement sur tous ceux qui l'environnaient. C'était là le juste effet d'une nature tendre et attractive, cette fois l'homme était aimable parce qu'il était aimant; car fréquemment dans le monde l'amabilité n'est qu'un art, c'est un métier même; dans la société moderne l'amabilité

est devenue une industrie lucrative; on en fabrique énormément, on y travaille avec des gestes et des contorsions hypocrites. Des gens sans cœur et sans esprit, qui s'entortillent dans certaines manières et qui se maintiennent dans certaines limites, sont parfaitement aimables et remportent dans ce genre des médailles d'or; à cette exposition permanente ils savent habilement caresser un enfant qui les ennuie, flatter un homme qu'ils méprisent, adorer une femme qui leur déplaît. Les tarifs sont universellement acceptés : le parasite y trouve son compte, le fripon son intérêt, le sot son importance, le méchant son masque, et tous les niais leur utilité. Heureusement la société qui s'élance et se précipite pour juger revient d'un bond sur elle-même pour opérer sa révision, et bientôt tous ces prétendus tableaux de genre concourent eux-mêmes par l'ombre qu'ils portent à placer dans son jour le portrait de la vérité.

Il est dans l'essence humaine que tout homme ait ses défauts et ses imperfections, dussent-ils être quelquefois les conséquences de ses qualités.

Deyeux était indécis, irrésolu, et souvent son caractère faible demandait des forces à l'entêtement; il se cramponnait aux petites choses, il s'obstinait par amour-propre; sincère toujours, il avouait cette faiblesse; mais son opiniâtreté espérait même, dans cette faiblesse avouée, trouver encore une force d'emprunt; il décorait alors cette prétendue constance

de petits motifs puérils sur lesquels sa prétention plaçait à plaisir un microscope dans le désir de faire, à la faveur du verre grossissant, éclore une importance quelconque qui lui servît d'excuse. Deyeux, dès sa jeunesse, avait ce caractère; dans l'âge mûr il trouvait mille motifs pour adopter tous ses précédents; vieux, toutes ses habitudes étaient consacrées, il éprouvait en quelque sorte des attaques d'obstination auxquelles sont exposés tous les hommes qui manquent totalement de caractère. A cet égard, voici ce que sa bonne foi confessait volontiers :

« J'ai souvent regretté, disait-il, de manquer » d'énergie, mais une observation m'a consolé, » c'est que les hommes de caractère ne sont ja- » mais heureux : d'abord, parce qu'on ne leur » pardonne pas d'en avoir; ensuite, parce qu'on » se venge de ce qu'ils en ont; et enfin, parce que » l'homme de caractère, alors même qu'il réussit » pour ce qu'il appelle son honneur, ne réussit » jamais pour son bien-être. Quant à moi, je n'ai » pas de caractère, je n'en ai pas eu, et je n'en au- » rai pas. Je l'honore dans les autres, par ce mo- » tif que cela leur coûte toujours fort cher, et je » l'estime, comme on admire une chose qu'on ne » saurait pas imiter. »

Le voilà tout entier cet homme d'un mérite incontesté, dont l'expérience fut une emphytéose, dont la bonté fut une perfection, dont l'existence fut un modèle, dont le souvenir est impérissable.

Cependant, si jamais son nom venait à se perdre, il est toujours un moyen assuré de le retrouver, soit qu'on le demande à la science, soit qu'on interroge la probité; et si de nos jours l'histoire informe, la reconnaissance répondra par les organes sonores de l'instruction qu'il servit, de la vertu qu'il fit aimer, et de l'humanité qu'il soulagea. La reconnaissance publique juge les hommes avant Dieu qui prononce, elle semble avoir reçu mission de transmettre à la Divinité son rapport préalable.

Sur le tombeau d'un homme : *Vox populi, vox Dei.* Et n'allons pas ici restreindre la voix du peuple dans les bornes étroites d'une parenthèse, non; le peuple c'est la nation, elle se compose de tous, différents de taille peut-être, mais semblables de conscience, et dès-lors, juges au même titre pour dire : Deyeux fut appelé par les rois, consulté par les savants, et béni par les pauvres. Pendant sa vie aucun ne lui refusa son estime, à sa mort aucun ne refusa ses larmes. Les hommes l'ont déjà récompensé : aucun doute sur le reste. Si l'humanité est le produit de la création, l'esprit du Créateur se révèle par le sentiment du juste. L'homme injuste est un athée.

Sous le buste du vénérable Nestor n'essayez point de légende; il n'en est qu'une digne de lui, il n'est qu'une inscription possible, son nom!

Paris. Imprimé par Béthune et Plon.